

11 AS 122/3

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an.....	6
Six mois.....	3
Trois mois.....	1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an.....	8
Six mois.....	4
Trois mois.....	2

SOUSCRIPTIONS POUR GREDINS DUCATEL ET HENRI

A 8 JOURS, LE PÈRE PEINARD A UN ROND



Vive le pognon !

Hein, les bons bougres, elle est chouette la souscription de la VILE PAROLE, le torchon à Drumont :

111 976 francs !... Et ce n'est pas fini !
vaut l'os, nom de dieu !

Et, ce qu'il y a de rupinskoff, c'est que ces tas de pognon a été raqué en l'honneur d'un galonnard... traître peut-être... mais faussaire sûrement !

Y a des types que cette souscription a of-fusqué.

Moi pas ! Au contraire, mille marmites. Bibi jubile de pareil fourbi.

Parfaitement ! J'ai reluqué avec un sensible plaisir l'alignement des listes de la VILE PAROLE et les interjections et les ex-

clamations sanguinaires, barbares et stupidement féroces des souscripteurs.

J'éprouvais la même satisfaction à cet épluchage qu'un ornithologue à reluquer un scorpion rare ou un venimeux cobra capella.

En effet, y a rien de tel pour donner du ressort à la haine contre les riches, les aristos, les galonnards, que de constater la vacherie indélébile et héréditaire de cette engeance.

Le temps passe, tout change, — hormis les chameaucrates !

Les ci-devant qui, il y a un siècle, faisaient la roue autour de l'Autrichienne, — avant de se fuir à Coblenz,

Les mêmes ci-devant qui, plus tard, radinèrent d'Allemagne dans les fourgons des alliés,

Et les enragés Versailloux de 1871 qui crachaient au visage des communards prisonniers et versaient à la souscription du policier Ducatel...

Toute cette racaille, c'est même farine !

Les animaux qui, ces jours-ci, ont financé à la souscription Henry sont les frangins de ceux-là !

—o—

Est-elle assez rigouillarde cette sympathie qu'affichent constamment les aristos, les raticrons, les galonnards, les riches et

autres jean-foutre de la haute en faveur des malpropres crapules qui trahissent et moucharquent ?

On a beau dire : c'est là un signe caractéristique de la vilénie des chameaucrates.

Les émigrés eurent à la bonne Dumouriez, Marmont et je ne sais combien d'autres traîtres avérés,

Les bourgeois gobèrent le traître Lafayette,

Les Versaillais portèrent aux nues l'ignoble Ducatel,

Et nos jean-foutre en pincent pour le colon Henry.

Quoi donc ça prouve ?

Ça prouve que les rupins aiment l'ignominie — tout comme les cure-étrons savourèrent la bouze de vache.

—o—

Il serait bougrement trop long de raconter, par le menu, l'histoire de tous les traîtres à qui les aristos ont cassé des encensoirs sur le blair.

Il est pourtant utile de faire des rapprochements, afin que le populo sache que — de tous temps — les Judas qu'il a méprisés ont été gobés, choyés et dorlotés par les mers de la haute.

C'est un enseignement nécessaire.

Or donc, faute d'assez de papier je vais me borner à coller en parallèle la souscrip-

tion en l'honneur du colon Henry et celle en faveur de Ducatel, le scélérat qui livra Paris aux Versaillais.

Il paraît que, dans les temps anciens, la trahison était un mauvais métier.

Ça ne nourrissait pas son homme!

On raconte que l'Isariote livra Jésus pour trente deniers — comme qui dirait quelques pièces de cent sous.

Il y avait de la concurrence dans la partie : la gouvernance ayant des mouchards à foison en profitait pour marchander, liarder et les casquer en rabais.

Ça n'a pas changé!

La gouvernance continue à lésiner avec les mouchards.

Seulement, de nos jours, l'initiative des richards remédie à la pingrerie de la gouvernance : ces jean-foutres sont fiers de faire des rentes aux nouveaux Isariotes.

Evidemment, c'est malpropre! Mais, de la part des richards rien ne doit nous épater.

Ces messieurs ont d'ailleurs l'excuse de ne pas tendre la sébille, des journalistes s'en chargent!

Exemple Drumont.

Rien d'épatant de sa part : n'a-t-il pas sous Badingue, mangé au ratelier de la Tour Pointue, alors qu'il collaborait avec le policier Marchal de Bussy?

Or donc, de nos jours, les traîtres n'ont plus besoin d'aller se pendre, kif-kif Judas.

C'est vrai que le métier a d'autres inconvénients : ils peuvent tomber sur un rasoir comme le colon Henry....

A part ça, on leur aboule de la galette : les riches leur font des rentes!

Ça s'est produit pour Ducatel et ça se renouvelle pour la glorification du faussaire Henry.

—o—

En 1871, le Ducatel avait une quarantaine d'années; c'était un ancien sous-off, — il était donc à point pour remuer la casserole! Probablement faute de place à la préfecture de police il s'enquilla dans les ponts-et-chaussées où il remplissait les fonctions de piqueur.

Quand vint la Commune il songea à se carapatter; mais Alphan d'ayant flairé son tempérament policier lui prescrivit de rester à Paris, de frayer avec les Communards et de les moucharder.

« Il resta à Paris pour faire son devoir, raconta le FIGARO. Quel devoir?... Se bien conduire selon les circonstances... »

Et, mille dieux, l'ignoble Ducatel fit son devoir.... Il le fit même tellement que le torchon des réacs de l'époque, le FIGARO, ouvrit une souscription en sa faveur et pour engager les jean-foutre de la haute à casquer il raconta la belle conduite de Ducatel :

La batterie versaillaise installée à Montretout bombardait Paris, — un peu à l'aveuglette.

Ça fit de la peine à Ducatel de voir que la mitraille esclaffait en pure perte, sans étripant les communards.

Pour lors, afin de remédier à la chose, ce digne homme quitta Paris en douceur et se rendit à Villeneuve-l'Étang où était installé le général Douay. Le traître expliqua à ce galonnard les maladroites des mitrailleurs versaillais et lui apporta le plan du seizième arrondissement, sur lequel il avait indiqué l'emplacement des barricades, des batteries, ainsi que tous les travaux de défense des communards.

Ce n'est pas tout!

La crapule rentra à Paris et continua son mouchardage : le Ducatel vagabondait dans tous les endroits qu'on bombardait et, kif-kif un piqueur consciencieux qui relève exactement le travail de ses ouvriers, il notait les endroits où tombaient les obus, métrait les barricades, mesurait les tranchées et portait toutes ces indications à Versailles où les assassins en faisaient leurs choux gras.

Si abominable que soit tout ça, ce n'était encore que de la gnognotte pour Ducatel :

il voulait un coup de boule... et il se l'offrit le dimanche 21 mai.

Ce jour-là, durant l'après-midi, les membres de la Commune se pavanaient au jardin des Tuileries où avait été emmanché un concert monstre.

Le moment de musiquer ne pouvait pas être plus mal choisi!

Les Versaillais étaient aux portes de Paris et Ducatel redoublait de zèle : il guignait les fortifs, flairant l'instant propice où il pourrait se payer la grande trahison qu'il ruminait.

Justement, il se trouva que la porte de Saint-Cloud était dégarnie de fédérés.

La crapule ne rata le coup : il colla son tire-jus au bout d'un bâton et fit signe aux Versaillais de s'amener dar-dar, — ils ne se le firent pas dire deux fois!...

Paris était livré!

—o—

Cet ignoble traître méritait bien une souscription nationale.

Il l'eut!

Le 4 août 1871, le FIGARO battait le rappel et, le premier à s'inscrire était Emile de Girardin qui casquait mille balles.

Le 25 août, la souscription se bouclait avec plus de cent mille balles à la clé.

Juste : 111.364 fr. 85!

Comme vous voyez, les bons bougres, c'est dans les mêmes prix que la souscription Henry.

Cette dernière a même dépassé de quelques billets de mille la souscription Ducatel.

Il est superflu d'ajouter que les souscripteurs pour Ducatel furent du même monde que ceux qui viennent de carmer en l'honneur du colon Henry : de la gradaille comme s'il en pleuvait, des raticheux, de la noblaïlle, des richards, des parvenus....

Bien mieux, si, avec les pincettes indispensables, on chiffonnait dans le FIG et la VILE PAROLE on ferait de rigouillards trouvailles : à 28 ans de distance on dégouterait d'identiques noms.

—o—

La bourrique de la guerre, Freycinet, s'est offusqué de voir des noms de galonnards s'étaler dans la VILE PAROLE... et il ne veut pas de ça!

Les trous du cul de républicains l'ont excité à interdire l'étalage des menaces sanguinaires de la gradaille.

Pourquoi cela?

Veul-on faire gober au populo que les chefs de l'armée sont ses amis et qu'ils ont fichu au rancard leurs intentions massacrées?

Allons donc! Il faudrait être aussi bête qu'un républicain pour croire ça.

Les gradés ne changent pas :

Il y a un siècle ils foutaient le camp à Coblenz,

En 1871, ils prenaient leur revanche de leur lâcheté devant Bismarck en étripant les parisiens.

Et aujourd'hui, c'est pareil fourbi qui se mijote : les galonnards aiguissent leurs sabres... et ils préludent aux boucheries qu'ils rêvent par la glorification du colon Henry.

Fort bien! Mais au moins, sachons à quoi nous en tenir : y a rien de plus truffé que d'imiter l'autruche qui colle sa trogne derrière une motte pour ne pas voir le danger.

Et c'est pourquoi la souscription de la VILE PAROLE est instructive et le jean-foutre Freycinet a eu tort de vouloir clouer le bec aux galonnés.

Toujours les lois scélérates!

Les bouffe-youpins peuvent, dans leurs torchons, étaler les provocations les plus

sanguinaires, sans que les marchands d'injustice s'émotionnent.

Ces jours-ci encore ils s'en sont payés à gogo, à l'occasion du débarquement à Paris du grand tueur algérien, le doux Jésus Max Régis.

Ça ne tire pas à conséquence!

Les chats-fourrés laissent dire et faire, sachant bien que toutes ces excitations ne peuvent avoir qu'un résultat : faire dérailler le populo de la voie vraiment révolutionnaire.

Par contre, quand les juges peuvent prendre un bon fleu en fourchette, ils ne barguignent pas!

Il y a un mois, on l'a vu pour le CRI DE RÉVOLTE et, la semaine dernière encore, ils ont repiqué au truc en faisant passer Lafond, le gérant du LIBERTAIRE en correctionnelle et en lui administrant trois mois de prison pour un article d'une dizaine de lignes.

Et dire qu'il y a des jean-foutre qui feignent d'ignorer l'application des lois scélérates!



Riche et pauvre!

Ce que rengainait ce finassier de La Fontaine sera exact, tant que la maudite engeance des chats-fourrés existera sur la boule ronde :

*Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.*

On vient encore d'en avoir la preuve ces jours-ci :

Lundi, madame Paulmier, la femme du député réac qui, pour se venger d'un débinage dans la LANTERNE alla revêler le premier type attaché à ce journal qu'elle rencontra, vient de passer en jugerie pour la frime et d'être acquittée.

C'est tant mieux! Les jurés ont été bien avisés en accouchant de pareil verdict, — qui d'ailleurs était prévu.

Par exemple si l'accusée eut été un prolo qui, pour se venger d'être balancé par son patron aurait déchargé des coups de revolver sur une bande de richards, ou même aurait simplement cherché pouille à son patron, — ah, foutre! c'eût été une autre antienne.

Tous les chieurs d'encre qui ont louangé madame Paulmier auraient gueulé à la barbarie : ils auraient trouvé monstrueux qu'un prolo tire dans le tas, à l'aveuglette....

Et pourtant, madame Paulmier qu'ils ont applaudi n'a pas fait autre chose; à part les mobiles de son acte, c'est le même tabac : au lieu de s'en prendre à l'auteur de l'article, elle a déchargé son revolver sur Olivier....

Cette belle madame ne s'est pas demandée quel était l'auteur de l'article?... Non pas! A quoi bon?

Elle fit choix d'une victime à son gré et épinglea Millerand pour servir de cible à son rigolot.

Elle était pourtant assez à la coule pour savoir que le directeur d'un quotidien ne cuisine pas son canard, qu'il ne farcit pas les colonnes et que, les trois quarts du temps, il ne voit son journal que lorsque le facteur le lui apporte.

Madame Paulmier ne s'arrêta pas à tout ça. Et ça s'explique : si elle eut réfléchi elle n'aurait pas agi! Ses mirettes s'accrochèrent au nom de Millerand et il devint illico l'élu de sa colère.... C'était Millerand qu'il lui fallait. C'était lui qui, pour elle, symbolisait l'auteur de l'article.

Dans cet « état d'âme » elle s'amena à la LANTERNE et, faute de Millerand, elle déquilla Olivier, sans s'informer qui il était....

En l'acquittant, les jurés ont prouvé, une fois de plus, que leurs verdicts sont le reflet, non d'une idée quelconque de justice, mais uniquement l'expression de leurs intérêts.

En quoi la mise en liberté de madame Paulmier pouvait-elle les gêner?

En rien! Ils savaient bien qu'elle ne repiquera

pas au truc; elle a revolverisé sous le coup d'un emballement anormal et leurs coffre-forts, pas plus que leurs bedaines, ne seront mis en péril par cet acquittement. Lui administrer de la prison est donc été une barbarie idiote.

Fort bien! Pourtant, le Code est formel: nul ne doit, sous prétexte de se faire justice, opérer soi-même.

Madame Paulmier s'est foutue du Code, — donc elle est coupable... et elle devait trinquer; mais, comme c'est une bourgeoise, on l'a acquittée, c'est le Code lui-même qui trinque — et ça vaut mieux!

C'est une riche mornifle administrée au droit de juger que se sont arrogés les chameaucrates.

— 0 —

Justement, le lendemain du lessivage légal de madame Paulmier un pauvre bougre de purotin, Stanizewski, passait à condamnation, devant la même collection de jurés.

Stanizewski, kif-kif la femme du député, a « tapé dans le tas » seulement son acte a des mobiles sociaux au lieu d'être passionnels.

C'est une autre paire de manches! Les jurés se sont sentis atteints dans leurs intérêts de capitalistes aussi, tout en s'apitoyant sur l'accusé, ils l'ont condamné.

Un soir d'octobre dernier, à Vanves, Stanizewski, à bout de tout, — n'ayant pas bouffé depuis des jours et reflant la comète depuis des semaines, — pour se venger de la société, foudra le feu aux quatre coins d'une meule de 4.000 gerbes de blé.

Ça fait, il alla tout de go à la gendarmerie et expliqua que, dans sa colère contre une garce de société qui lui était implacable, il s'était offert cette flambade.

Stanizewski est un malchanceux et non pas un feignasson; tous les patrons chez qui il a turbiné s'accordent à dire qu'il est un rude bucheur et ne s'endort pas sur le boulot.

Quoique ça, il a toujours mijoté dans la mistouffe.

Son malheureux sort est donc bien le résultat du cochon d'alignement social et non la conséquence de ses tares ou vices individuels.

Le pauvre bougre a d'ailleurs de quoi être à cran: il en est à sa quatrième condamnation.

La première fois, il fut condamné pour flouterie d'aliments: il avait faim, n'avait pas un pélo en poche et il s'offrit un dîner dans une gargotte;

La seconde fois il fut salé pour avoir choppé un pantalon à un étalage, — il était cul-nu;

La troisième fois, mourant de faim, il cassa la vitre d'un kiosque afin de se faire arrêter.

Ah, nom de dieu, quelle existence de purée noire dénote ce casier judiciaire!

Ce qu'il a dû en bouffer de la dèche! Ce qu'il a dû refler la comète! Et combien de fois a-t-il été gelé par le froid, glacé par la pluie?

Qu'importe tout ça!

Stanizewski a porté atteinte à la propriété, — ça se paie, ça!

Et, les mêmes jurés qui avaient acquitté, la veille, madame Paulmier ont collé deux ans de prison au purotin. Il est vrai que, pour adoucir la mufferie de ce verdict, ils ont fait une collecte pour leur victime et ont pétitionné pour que, sa prison terminée, on lui trouve du boulot.

Hein, c'est-y charitable des jurés! Les voici qui font des quêtes pour les types qu'ils condamnent!

Plus d'un couillon, à la lecture des quotidiens racontant ce petit incident, va être un brin ému: « Oh, les braves gens! Les âmes sensibles! »

Tralala! C'est des bourgeois et rien de plus, — des bourgeois confits d'hypocrisie.

S'ils eussent été des hommes ils auraient servi un acquittement à Stanizewski, — tout comme à madame Paulmier;

Ça fait, leur intervention pour tirer le malheureux de la purée noire eut été chouette et humaine.

LAPIN RÉFORMATOIRE

Eh bien, les parigots, pensez-vous que nos maîtres viennent de nous poser un sacré lapin, avec leur bateau de la suppression des octrois!

On nous l'a mis dans les grands prix.

Vous vous souvenez: il y a quelques mois, on nous colla sur le râble une faramineuse augmentation d'impôt sur les alcools et, sous prétexte de compensation, on nous administra un

dégrévement sur le picolo de trois centimes par litre.

On s'est aperçu bougrement de l'augmentation sur les alcools; quant à la diminution du vin, c'est une autre antienne, — les bistrotis vendent le jus toujours le même prix: seize sous le litre!

Pour nous faire avaler la volerie on s'y prit comme de coutume: on nous pelota, on nous serina d'avoir un peu de patience et on nous affirma qu'au 1^{er} janvier 1899 on dégrèverait totalement le vin, le cidre et la bière.

Je l'en fous!

Nous voici au 1^{er} janvier et il n'y a rien de fait.

Le dégrévement en question est remis à la semaine des quatre jeudis.

En quatre mots, voici l'histoire du lapin qu'on nous a posé:

Vous pensez bien, les bons bougres, qu'il n'était pas venu à l'idée de vos « élus » de supprimer, sans phrases, l'impôt sur les boissons hygiéniques: on voulait bien découvrir Pierre, mais à la condition de couvrir Paul.

En réalité, on voulait simplement faire ce que les financiers et les cambrioleurs appellent un virement: ne rien prendre dans la poche droite, mais barboter à fond dans la poche gauche.

Or, pour cette délicate opération, les barbons de la Volière Municipale et les bouffe-galette de l'Aquarium n'ont pu se foutre d'accord. Il y a eu des chichis et des tiraillements, tant et si bien que, — faute d'entente entre ces sales bougres, — nous restons avec nos impôts.

Par exemple, ce qui est à retenir — et ce qui devrait nous servir d'enseignement, si nous n'étions pas aussi nicodèmes — c'est tout le tralala qu'on a fait autour de la suppression des octrois. Depuis des mois et des mois on nous tient en haleine avec cette amorce; puis, quand l'échéance arrive: en fait de réforme on nous sert une couleuvre!

Ne nous épatons pas de cette nouvelle jean-foutrierie! Nous en verrons bien d'autres avant que nous ayons le nez assez creux pour envoyer nos dirigeants à Dache.

C'est toujours le même fourbi: quand on nous promet des diminutions d'impôt... méfiance! En fin de compte, toutes ces manigances arrivent à n'être que des augmentations.

Et il n'y a pas de raison pour que ça change, tant qu'on n'aura pas balanstiqué le système actuel.

— 0 —

Il y a des bons bougres qui vont accepter, sans trop groumer, le lapin qu'on nous a posé, en se faisant le raisonnement suivant: « Au fait, il n'y a que l'alcool d'augmenté, les poivrots seuls vont y trouver un cheveu... »

Ce n'est fichtre pas exact! L'alcool ne sert pas qu'à l'ingurgitation; on en use dans une kyrielle d'industries et, comme il arrive toujours, l'augmentation d'impôts est une entrave à ces industries.

Puis, autre chose: dans la garce de société actuelle, faute de pouvoir s'envoyer des biftecks, quantité de bons bougres s'enfoncent de l'alcool. Ça les remonte sur l'instant — ça les excite! Kif-kif un coup de fouet qu'un colignon administre à son cheval en place de picotin d'avoine.

Grâce à l'augmentation, les pauvres bougres en question s'enverront moins... de coups de fouet — ou de plus mauvais!

Il y a un fait indiscutable et régulièrement constaté: toutes les augmentations d'impôt sur l'alcool que la gouvernance nous a servi à la queue leu-leu n'ont réussi qu'à donner un nouvel essor à la falsification.

On ne liche pas moins parce que l'alcool est plus cher — on s'envoie de la plus sale camelote.

Résultat: accroissement de l'alcoolisme!

Voilà à quoi aboutit la gouvernance avec toutes ses voleries.

Les conséquences de la nouvelle augmentation de l'alcool seront identiques aux précédentes.

Déjà, on le constate chez les bistrotis: ces types-là n'ont pu augmenter le prix de leurs consommations, car les prolos l'auraient trouvé mauvaise; ils ont tourné la difficulté en débitant de la plus sale camelote, — quelques-uns moins cochons, ont diminué le calibre des verres.

Dans les grands cafés, au contraire, la clientèle de rupins qui les fréquente s'est laissée augmenter le prix des boissons et, pour deux centimes d'impôt nouveau qu'il y a à peu près par verre, les patrons le font payer un sou ou deux de plus... L'impôt leur sert donc à voler davantage et à s'enrichir plus vite.

— 0 —

Pour en revenir à la question principale, — la grande couleuvre de la suppression des octrois,

— une fois de plus nous sommes roulés dans les grands prix!

Par exemple, il n'y a pas à tortiller: nos crapules gouvernementales ont manœuvré habilement pour nous administrer cette nouvelle aggravation de charges.

Les salopiards ont tiré ça de longueur! Ils ont su nous mettre l'eau à la bouche en nous promettant un dégrévement — et ils nous ont juste servi le contraire.

Que vont dire de ce superbe lapin les couillons qui coupent encore dans les réformes législatives?

S'ils ne sont pas guéris de leurs espoirs loufoques, ça prouvera qu'ils ont une sacrée couche de bouze de vache sur les lucarnes!



Les Commis épicemars

Y en avait de ces bougres-là, jeudi dernier, à la Bourse du Travail.

Y en avait pis que sardines en barils!

Y en avait tellement que la grande salle n'a pu suffire à les empiler tous; le trop-plein s'est déversé dans la salle du sous-sol qui, en un rien de temps, s'est trouvée presque farcie.

À vue de nez, au total, ça faisait bien sept ou huit mille épicemars!

Après une trifouillée de galbeux discours on en est venu aux résolutions. À l'unanimité, la grève a été décidée. C'était un emballement fantastique.

Mais une soupe au lait, foutre!

Le lendemain, les plus gueulars, la serpillière sous le menton, faisaient leurs saintes nitouches derrière les comptoirs patronaux.

Seuls, à peu près, la moitié ont fait grève.

Qu'ont-ils donc dans les veines les sacrés types qui clamaient tant « vive la grève! » et qui, le lendemain, serraient les fesses kif-kif des péteux?

Si le mouvement s'était mal présenté, eut été mal engrené... cette foirade, — sans être excusable, — pourrait paraître moins dégueulasse.

Mais, c'est juste le contraire, nom de dieu!

Les épicemars avaient tous les atouts dans les pattes, le moment était bougrement opportun, — et les singes le comprenaient tellement bien que, au lieu de se poser en matamores irréductibles, ils avaient commencé par faire des concessions.

Si donc, le matin de la grève, la cessation du travail avait été quasi complète, en vingt-quatre heures, la partie était gagnée. Les patrons n'auraient pas été assez cruches pour perdre la recette des fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Les couillons qui ont foiré ne l'ont pas compris. Tant pis pour eux! Ils en supportent les conséquences. Le malheur est que les bons fioux qui ont eu de l'énergie et de l'initiative pâtissent de la trouille de leurs camarades.

— 0 —

Pourquoi cette incompréhensible cacade de types qui, la veille, paraissaient décidés?

Voici: comme je l'ai déjà expliqué, les épicemars sont moitié salariés, moitié serfs. Les patrons les tiennent en tutelle, par le seul fait qu'ils les nourrissent et les couchent.

Après la réunion de jeudi dernier les pauvres types qui n'avaient pas les moyens de s'offrir une chambre en ville rentrèrent coucher à leurs bagnes. Ils se carrèrent dans leurs soupentes, amoncelèrent les sacs vides sur leur plumard, — car il faisait un froid de loup, — et, au matin, ils flanchèrent.

Ils se demandèrent où ils coucheraient le soir, s'ils se fichaient en grève? Ils se demandèrent comment ils croûteraient?

Le froid avait figé leurs sentiments de rebiffe, ils étaient redevenus les serfs à l'échine souple et ils se mirent leur licol au cou, — la serpillière!

Si cet esclavage, qui rend tellement difficile aux épicemars d'être un tantinet des hommes, est une circonstance atténuante à la reculade des foireux, — par contre, ça prouve en faveur de ceux que ces difficultés n'ont pas fait flancher et qui, sans se laisser arrêter par des « si » et des « mais » ont fait carrément grève.

Ceux-là sont des fistons d'attaque. Ils l'ont prouvé, nom de dieu!

Si la grève n'a pas été un fiasco pyramidal, s'il y a eu quelques résultats, s'il y a des patrons qui ont acquiescé aux maigres revendications de leurs commis, c'est au nerf et à l'initiative de ces frangins qu'on le doit.

—0—

Au lieu de se rouler les pouces et d'attendre que la grève réussisse par l'intervention miraculeuse d'une puissance divine ou gouvernementale, les épiciers grévistes se sont grouillés, décarcassés et patinés, afin de prouver que, quoique partielle, la grève n'en est pas moins galbeuse.

Je n'en finirais pas si je voulais noter et éplucher tous les incidents.

Voici la binaise :

Les gas s'amènent aux épicerie par petits paquets et, tout d'abord, très gentiment, ils s'en vont trouver le patron et lui expliquent de quoi il retourne :

« Voulez-vous signer ? »

Ca, c'est les sommations sans frais. Après le refus du birbe on passe à un exercice plus sérieux, — les sommations avec frais !

Que voulez-vous : les étalages provocateurs incitent si bien au chambardement que les bons bougres s'alignent, — et ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère !

Rin!... Ran!... Pif!... Patarouf!...

C'est les piles de bouteilles qui entrent en valse avec un vrai beurre, — ou tout au moins de la margarine. Les mottes s'en vont, sur le trottoir, sucer la paume aux tessons de bouteilles. Et ça continue, — kif-kif la fameuse séance ! Les pruneaux font des galipètes et la mélasse se trouve à la noce.

Chez Lahaye, une grande épicerie des Bati-gnolles, le chabanais a été si sérieux que les sergots ont dégainé dans la boutique et que le singe, amadoué par les arguments des grévistes a signé les revendications.

Chez Potin, dimanche soir, il y a eu aussi un sérieux coup de tréfilage, — malgré la pestaille qui était bougrement nombreuse et renforcée de quelques plats-culs raccolés parmi les épiciers pour servir d'indicateurs : plusieurs centaines de grévistes se sont amenés en bande et ont manifesté devant le grand baignoire.

Dans le coup de chien il y a eu quatre glaces de la devanture foutues en marmelade et quelques étalages de défrisés.

Les bonnes femmes, venues pour acheter du sucre ou des « Noël's » se fuyaient comme des lapines ayant le feu aux poils.

Sur ce, la boîte Potin, qui avait médité de tenir boutique ouverte jusqu'à onze heures du soir, a dû boucler à huit heures un quart.

—0—

Et des tapées d'autres épicerie ont été visitées aussi carrément que les boîtes Potin et Lahaye !

Une chiée se sont déjà trouvées à même enseigne... J'abrège et je conclus :

Malgré que le mouvement des épiciers ait manqué d'ensemble, une tapée de patrons ont adhéré aux réclamations des prolos — au moins trois cents !

Quant aux entêtés qui tiennent mordicus, s'ils n'ont pas encore capitulé, ils ont, tout au moins, fait de mesquines concessions... et comme ils n'ont pas fini de rire, il leur faudra bien mettre les pouces.

Seulement, les prolos de l'épicerie auraient tort de s'endormir sur le rôti : s'ils ne restent pas aux aguets et ne tiennent pas constamment leur galeux en respect, ceux-ci auront tôt fait de retourner aux vieilles pratiques.

D'autre part, les bons bougres doivent se foutre dans la cafetière que la maigriote victoire qu'ils viennent de remporter n'est que de la gnoquette comparée au but que nous poursuivons tous : c'est-à-dire d'aligner une société où il y aura à bouffer pour tous, d'où seront éliminés tous les esclavages et où, par conséquent, il n'y aura place ni pour des parasites, ni pour des patrons, ni pour des dirigeants ;

Une société où on travaillera en douceur, sans se la fouler, et où on vivra en frangins, sans se manger le nez ni se faire des mistouffes.

A Coups de tranchet

Nid d'anarchos. — Le nid en question perche au sud-ouest du Cap de Bonne Espérance, dans l'Océan Atlantique ; c'est une petite île, qu'on a baptisé Tristan d'Acunha et qui appartient aux anglais.

« Appartenir » est une façon de parler... en

réalité, l'Angleterre n'y entretient ni troubades, ni ronds-de-cuir et n'y prélève pas d'impôt ; seulement, comme l'Angleterre a mis le grappin sur une bonne part de la boule ronde, cette île se trouve dans le lot qu'elle s'est adjudgée.

Tristan d'Acunha est peu connue ; il a fallu qu'un navire américain échouât sur ses côtes pour qu'elle fut explorée.

Il n'y a que 64 habitants et ces bidards vivent en frangins !

L'argent est ignoré ; chaque famille possède une maisonnette et vit à sa guise ; les travaux se font en commun, par entente, et les produits sont répartis équitablement entre tous. Il n'y a jamais de chichis, ni de tiraillements.

Les bons bougres se foutent du reste du monde ! Quand un étranger aborde dans leur île, ils le reçoivent chouettelement, mais sans curiosité.

Pourquoi ces gas-là sont-ils si heureux ? Parce qu'ils vivent sans gouvernement et sans avoir divisé leur île en propriétés particulières.

X

Bon voyage ! — Constans, le massacreur de Fourmies, s'en va à Constantinople comme ambassadeur de la R. F.

Il frimera bien dans ce sale métier, — surtout en Turquie ! Le Sultan Rouge, le massacreur des Arméniens, l'aura à la bonne.

Ces deux jean-foutre sont faits pour se comprendre et s'entendre.

LE GRAND KRACK

PAR EUGÈNE POTTIER

*Le grand Krack est bien proche,
Mais la vaste sacoché
De tous les suceurs d'or,
Par le jeu d'une pompe,
Jusqu'à ce qu'elle en rompe,
S'emplit, s'emplit encor.*

*La masse qui turbine
Sèche dans la débîne
Comme un linge tordu.
La pompe trouve à boire,
Dans sa misère noire,
Des gouttes d'or fondu.*

*Bientôt, montagne énorme,
Le Capital se forme
Du travail non payé.
La sacoché se gonfle
Et le piston qui ronfle
N'est jamais enrayé.*

*Tout coule en or liquide,
Le cerveau qui se vide,
La moelle de nos os,
Les gaz, les mers, les nues,
Les forces inconnues,
L'épargne des gogos !*

*Ce vol se perpétue,
Epuise et prostitue
Ce vieux globe gâté.
Humanité souffrante,
Cette pompe aspirante,
C'est la Propriété.*

*Mais tout a sa mesure.
Dans le sac de l'Usure
Se déclare un grand trou.
Où trouver un refuge ?
Crevant comme un déluge,
Il pleut un argent fou.*

*A bas tous les commerces,
Il tombe des averse
De coupons lacérés.
Et l'on voit — pertes sèches —
Voltiger en flammèches
Tous les papiers timbrés.*

*Bravo ! la Banqueroute,
Sur la Bourse en déroute,
Roule ses flots amers.*

*On voit grossir les ondes,
Les forbans des deux mondes
Sombrent au fond des mers.*

*Au feu les budgets ivres !
Les Banques, les grands lieres
S'embrasent à la fois.
Le ciel en devient rose,
Et cette apothéose
Ebahit les bourgeois.*

*Que peuvent-ils répondre ?
Le sol craque et s'effondre
Sous leurs pas effarés ;
Et sur terre commence
La farandole immense
Des forçats libérés !*

L'INVASION DE MADAGASCAR

Ça va toujours comme sur des roulettes carées : les pauvres bougres de Malgaches continuent à se rebiffer et ils préfèrent casser leur pipe en se fichant un coup de torchon qu'être écorchés vifs par les envahisseurs.

La révolte des insulaires est en permanence dans ce patelin où tant de fistons français ont laissé leur carcasse... et où tant d'autres la laisseront encore !

Turellement, la révolte cessera — il y a une fin à tout ! Elle cessera quand le général Gallieni et toute la racaille envahisseuse auront exterminé les pauvres bougres du pays.

Et foutre, ça pourrait bien ne pas trainer car le dictateur Gallieni s'y connaît à la pacification.

Il sait tuer !

Il se prépare au rôle que la cléricaille voudrait lui faire jouer en France : il se fait la main pour nous sabrer et nous mitrailler un de ces quatre matins.

Reste à savoir si nous serons assez fausses-couches pour nous laisser étripper ?

En attendant, les Malgaches ne sont pas à la noce !

Il y a quelque temps, des gros matadors de l'entourage de la reine génaient le massacreur Gallieni ; à propos de bottes, ce galonnard les fit foutre au bloc, passer en conseil de guerre, condamner à mort et fusiller.

L'opération fut tellement bien réglée qu'avant l'ouverture du conseil de guerre le général Gallieni faisait imprimer le verdict et l'exécution dans son JOURNAL OFFICIEL.

Gomme on voit, à Madagascar, le maquillage justiciard est très simple : le général ordonne et les gradés administrent à la victime le verdict qu'on leur a transmis.

Ça se passe en famille, — famille de bandits ! C'est kif kif en France, sauf qu'on y met un peu plus de façons : ici, on assaisonne d'hypocrisie les crimes légaux.

—0—

Il n'y a pas longtemps, un journaliste a fait la causette avec le général Gallieni, — ça s'est passé autour d'une bouteille de pernod.

Le journaliste voulait savoir où en est l'insurrection ?

Turellement, le galonnard n'a pas débiné les exactions et les scélératesses que lui et ses sous-ordres militaires ont commises et commettent ; par contre, il a cassé du sucre sur le banditisme des colons.

Ces braves colons, — des honnêtes gens, foutre ! — sont d'un sans-gêne épatant : ils s'amènent à Madagascar, ils fouinent un peu partout et, quand ils ont trouvé des terres à leur convenance, sans plus, ils s'en proclament proprios.

« Ceci est à moi ! » bavent-ils.

Quant aux Malgaches qui cultivaient ces champs ou ces pâturages, les envahisseurs s'en foutent : ils attrapent une matraque et les font déguerpir.

Le général Gallieni appelle ce chapardage : « En prendre trop à son aise avec les indigènes ! » Oh mais, ça n'effarouche pas le dictateur. Ce qu'il en dit c'est, uniquement, pour faire retomber sur les autres la responsabilité de l'insurrection.

Ainsi, sans bondir de colère, il a raconté que les colons français abusent de sa bienveillance pour exiger que les indigènes travaillent pour eux gratuitement.

Comprenez ça, les bons bougres : les français réduisent les Malgaches en esclavage et, au lieu

de foutre des coups de pied dans le cul aux frippouillards qui rétablissent la traite des noirs, le Gallieni se borne à baver qu'ils abusent de sa bienveillance.

Et le dictateur conclut : « En un mot, nos colons coudraient simplement exploiter les indigènes à leur profit, sans aucun souci de l'intérêt général... »

L'aveu est aussi franc que carabiné ! Il ne s'agit plus de suppositions ; le grand chef lui-même le déclare : tous, tant qu'ils sont, les envahisseurs de Madagascar n'ont vu dans la conquête qu'un joint pratique pour s'emplier vivement les poches.



L'AGRICULTURE OBLIGATOIRE

La semaine dernière j'ai, tout au long, laissé la parole au bon fieu du Bouchet, me promettant de lui répondre aujourd'hui. Je m'exécute :

Tu sais, l'ami, c'était foutre pas la peine que tu nous avertisses, à la fin de ta tartine que, même en chaussant des besicles, on n'y trouverait pas « le moindre indice d'anarchie. » Déjà, tu m'avais demandé de ne pas injurier la gouvernance, me serinant que « ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches ».

Je te répétais que, fidèle à ses bonnes coutumes, le père Barbassou appellerait un chat un chat et les Rollet du gouvernement un beau ramassis de fripons.

Toi, tu ne l'engueules pas le gouvernement. Tu as même un rude culot ou une sacrée dose de naïveté d'écrire « qu'il ne nous fait aucun tort, nous donnant au contraire beaucoup d'argent pour l'exécution de certains travaux. » Je conclus de cette phrase que ton idéal ne va pas au delà du « droit au travail », la grosse balourdise qui tourneboulaient nos pères en 1848.

Une autre citation me confirme dans cette idée. Dans l'alinéa où tu te défends d'être anarchiste et de vouloir faire du mal à personne, tu ajoutes : « Je veux du travail pour tous les travailleurs » parole équivoque qui laisse sous entendre de bons et beaux jours pour les oisifs. Combien je l'aime mieux quand tu dis : « Du pain pour tous, pour tous bonne chère, pour tous justice, pour tous prospérité et joie ! »

Au « droit au travail » qui fit ses preuves en 1848 par l'organisation des fameux ateliers nationaux application des théories de Louis Blanc, dont se rapproche ton idée « d'agriculture obligatoire » je préfère de beaucoup le « droit à la paresse » qu'y opposa Paul Lafargue ou, pour mieux dire le « droit à l'aisance » qui se résume dans la dernière partie de ta phrase citée ci-dessus : « Du pain pour tous, etc., etc. »

Ah ! tu dis que le gouvernement n'est pas nuisible ? Tu ne sais donc pas qu'il nous coûte au bas mot quatre milliards par an. ce cher et bougrement cher gouvernement ? Que de rats grignotent dans le fromage budgétaire ? Que de morpions insatiables sucent le meilleur de notre moelle et se gargarisent du plus pur de notre sang ?

Plus ça va et plus c'est pire : les élections se succèdent tous les quatre ans, les partis grimpent au pouvoir, les uns après les autres, au moindre caprice des jean-foutre parlementaires les ministères sont renversés comme châteaux de cartes. Que sort-il de toutes ces manifestations de l'action gouvernementale ? Une recrudescence de l'invasion des feignasses. La note du percepteur s'enfle, la vermine du fonctionnarisme se multiplie.

Nuisible ? L'Etat l'est donc et en grande largeur.

Mais, autre question : Est-il seulement utile ?

Pas plus que bienfaisant, viédaze ! Autant il est nuisible, autant il est inutile.

« Pourtant, vas-tu me dire, il y a bien un ensemble de services généraux dont l'Etat assure le fonctionnement, sans lesquels aucune société humaine ne pourrait tenir vingt-quatre heures sur ses guibolles ? »

Parfaitement, nom de dieu, il y a l'enseignement, la voirie, les postes et télégraphes, la sécurité intérieure, la défense extérieure — l'Etat s'occupe de ces diverses bricoles et il en a accaparé la direction ; reste à savoir si l'initiative privée ne s'en tirerait pas mieux que lui.

Déjà la poste a été par chez nous et est encore dans d'autres patelins un service privé. Les

chemins de fer roulent aussi bien aux mains des Compagnies que de l'Etat. Les écoles libres concurrencent les écoles de l'Université. En temps de guerre, les volontaires, les franc-tireurs font à l'envahisseur plus de mal que les corps d'armée, que le généraux qui tripotent et bazardent à fantasia.

Et nous ne sommes qu'un régime capitaliste, avec la hideuse distinction du tien et du mien !

Nous sommes dans une société où le pauvre qui se décarcasse à la besogne a « la peau » pour tout potage ; où la crasse ignorance est le lot de la foulitude des prolos et où, en cas de guerre, les purotins qui s'enrôlent dans les francs-tireurs n'ont à défendre que la bedaine et le coffre-fort des richards.

Mais, suppose un fourbi moins dégueulasse. Le grand chambard s'est dévidé, la tourmente révolutionnaire a tout remis en lieu et place, l'argent qui commandait à la faim a perdu sa puissance, il n'est plus utilisé que pour la vaisselle où se bouillottent les succulents frichtis dont si longtemps nous jeunâmes. Il n'y a plus de fusils, plus de canons, plus de cuirasses ni de torpilleurs, ignobles outils de tuerie et de carnage ; le fer ne sert plus qu'aux travaux ou la cuisine — on fabrique en grand charrues et tourne-broches.

Le paysan a conquis définitivement la terre, les gueules noires sont en possession de la mine, l'ouvrier est le maître à l'usine et à l'atelier ; routes, canaux, écoles sont à la disposition de tout le monde.

Que foutrait-on de l'Etat dans la société ainsi échenillée ? Ne serait-ce pas une superfétation, une excroissance parasitaire, une monstrueuse verrue ?

En aurait-on besoin pour la circulation des produits ? Ce serait faire injure aux gas des villes autant qu'aux fistons de la campluche de croire qu'ils ne sauront, sans dictature ou sans parlement, faire l'échange à l'amiable du piccolo, du blé, des fruits, des légumes avec les galbeuses mécaniques, les frusques douillettes, les solides ripatons et autres produits manufacturés.

Si l'Etat n'a aucune raison d'être pour l'échange des produits, vaut-il la moindre chose pour la production et la consommation ? Est-il d'une utilité réelle comme intermédiaire pour les relations et les transports, comme gérant de ce que l'on est convenu d'appeler les services publics ?

Pour la production, les monopoles des tabacs et des allumettes qu'il s'est adjugé, les arsenaux et manufactures d'armes où tant de prolos sont sous sa coupe suffisent à le juger. L'Etat est un patron aussi rapace que le plus rapace des vautours et la liberté déjà si mince dans les usines des exploités privés est réduite à zéro dans les siennes. Ce n'est pas les calomnier que de les qualifier « bagnes ».

Du reste si tu veux savoir ce que vaudrait l'ingérence de l'Etat dans la culture, telle que tu la préconises, prends donc la peine d'interroger les planteurs de tabac ; ils te diront, sans barguigner, les mille et mille emmerdements qu'ils ont à subir de la part de ses employés.

Quant à la consommation, je me contenterai de dire que ce que l'Etat consommerait — et tu sais si le goinfre a les dents longues — serait autant d'ôté à notre consommation à nous.

Restent les services publics — j'ai dit plus haut ce que l'on est convenu d'appeler les services publics — car dans la société anarchote basée tout à la fois sur le communisme des biens et l'intégral épanouissement de l'individu, cette société dont la devise sera « un pour tous et tous pour un » il n'y aura pas lieu de faire cette distinction de services privés et de services publics — eh bien, ces services-là seront assurés comme tous les autres.

On éduquera les gosses, on allumera le gaz, on distribuera lettres et télégrammes comme on fera du pain et des souliers. Si, par le plus grand des hasards (les causes de guerre et de discorde ayant disparu) un péril quelconque surgissait, tout un chacun s'apprêterait à mettre la main à l'œuvre pour y fiche un cran d'arrêt.

Et tout ça, non par la conscription, par l'impôt, par la réquisition, par l'abdication des droits individuels au profit d'un pseudo-contrat social ;

Mais, bien au contraire, par le libre jeu des affinités, par l'initiative individuelle, la libre entente, la coopération volontaire.

Voilà pourquoi, à mon avis, tu dérailles, en demandant à l'Etat d'intervenir dans la culture. Le plus clair de notre gain, si ta binaise avait quelque chance de prendre corps, serait d'avoir à gouverner des masses d'employés de plus, — des employés qui, pour un tour de bec, quelques fafflots ou autres causes, finiraient par s'acquiescer avec les propriétaires terriens et oublier

les « formalités » requises que tu leur imposes, comme, pour un graissage de patte, s'acoquent les inspecteurs avec les patrons qui violent les lois, ou les délégués mineurs avec les gros bonnets des Compagnies qui se foutent de la vie des gueules noires autant que de la première explosion de grisou.

—o—

Si je combats l'intervention de l'Etat, à propos de la dépossession des richards pour cause d'incapacité au travail de la terre, garde-toi de conclure que je combats l'idée elle-même.

Du reste on y reviendra dimanche et comme le papier m'est mesuré je vais finir par une anecdote :

En ce temps là perchait dans la Grèce un bien brave homme, quoique un tantinet original. Figures-toi qu'un jour, en plein midi, il allume une camoufle, la quille dans une lanterne et, cahin-caha, le voilà parti à se trimballer dans les rues d'Athènes.

Tu peux penser si une tapée de gosses fat vite à ses trouses.

— Quoi que tu cherches, Diogène ? lui gueulaient les badauds d'Athènes.

J'oubliais de te dire que le type s'appelait Diogène... et, à chacun, le bougre répondait :

— Je cherche un homme !

Marchandise assez rare à cette époque, à ce qu'on voit. Peut être, aujourd'hui, faudrait-il se balader avec le phare de Cordouan en guise de camoufle pour en dégouter un échantillon !

Mais, passons ! Vers cette époque un espèce d'avale-tout-cru, Alexandre de Macédoine, après avoir conquis une trifouillée de patelins s'empara de la Grèce. C'était un de ces monstres genre Napoléon et Picrochole qui rêvent de ployer tout le monde à leurs caprices, — espèce nauséabonde et charognarde, mille dieux.

Diogène était connu comme le loup blanc. Vaguement naturien, il perchait sous un tonneau, ce qui le dispensait de casquer le loyer à messieu Vautour.

Alexandre demanda à le voir, avec le secret espoir de l'adjoindre à sa ménagerie de poètes et de savants lèches-cul ; il fut donc le trouver à sa maison de campagne, — à son tonneau.

Le bougre, sa gourde au côté, se chauffait les tibias au soleil, à l'orifice de son tonneau renversé. Alexandre, croyant l'épater, lui dégoise ses titres et ses prouesses, les faisant sonner haut et, comme le vieux ne s'émotionnait guère de tous ces flafas :

— Qu'as-tu à me demander ? qu'il lui fit. Parle et tes désirs seront des ordres.

— Eh bien, répartit le riche bougre, ôte-toi de mon soleil, ton ombre est nuisible.

C'est tout ce que nous avons à répondre aux avances de l'Etat et aux mendigottages des politiques : Qu'ils nous laissent la paix et foutent le camp.

LE PÈRE BARBASSOU.

Le « Père Peinard » à Un rond

Ohé, les bons bougres, c'est la semaine prochaine que le PÈRE PEINARD va être à un sou.

C'est le moment de faire feu des quatre pieds !

C'est le coup, pour les camaros qui ont le caneton à la bonne de pousser ferme à la roue.

On va faire le possible pour que le journal ait bel œil et qu'il soit chouette à déguster.

Mais, le grand hic, c'est de le répandre le plus possible, de le faire pénétrer dans les milieux où il n'a pas encore montré sa crête, de le faire lire par les camarades qui n'ont pas encore évolué.

Afin d'attirer l'attention du populo, une affiche annonçant la transformation du PÈRE PEINARD est en chantier ; elle va être prête ces jours-ci et sera expédiée illico.

Les copains qui voudront payer les timbres de ces affiches (qui seront du format à 12 centimes) n'ont qu'à le faire savoir et on leur enverra le nombre des affiches qu'ils désireront, sans être timbrées.

Autre chose : dans le prochain numéro, le PÈRE PEINARD commencera la publication d'un feuilleton rupinskoff et inédit de Louise Michel : Conte de Noël.

Ce flambeau de la vaillante révolution

naire sera un altrait de plus pour le caneton.

Ceci dit, je réitère ce que j'ai déjà dégoisé l'autre semaine :

Il y a quasiment un an j'annonçais aux copains que le PÈRE PEINARD était désormais dans ses clous et avait à sa libre disposition le matériel typographique.

Restait à décrocher la machine !

Aujourd'hui c'est chose faite : la bécane est venue compléter l'outillage — et cette machine est une chouette petite rotative qui permettra de faire ronfler le caneton... à condition que les copains qui l'ont à la bonne se décarcassent un tantinet.

Il y aura même aussi de se fendre d'une trifouillée de publications : manifestes, brochures et autres flambeaux... C'est très chouette ! Mais, si chouette que ce soit, il y a un revers — comme à toute médaille ; la rotative en question ne tire qu'un format unique et il va en résulter une légère modification du format du PÈRE PEINARD.

C'est là un mince inconvénient en comparaison des avantages.

Premier point : à partir du 8 janvier prochain le PÈRE PEINARD sera mis à un rond.

Parfaitement, cinq centimes le numéro !

Ça, c'est la première transformation qu'il y a mèche de faire illico.

On verra ensuite !...

Il est certain que si les camaros donnent un riche coup de collier, en quelques semaines, il y aura plan de faire paraître le PÈRE PEINARD, non plus une fois, mais au moins deux fois par semaine.

Cette seconde transformation est subordonnée en plein à l'initiative des copains : c'est eux seuls qui vont décider de la chose — ou mieux, la rendre possible.

Je m'explique : il n'y pas besoin d'être un grand mathématicien pour comprendre que, à vente égale, par le seul fait de la diminution de prix, les recettes du caneton diminueront de moitié, tandis que les frais auront peu varié.

Donc, comme le PÈRE PEINARD est loin de rouler sur l'or, qu'il joint les deux bouts avec bougrement de difficultés, si la mise à un sou ne faisait pas augmenter la vente — ce serait un sale coup pour la fanfare !

De toute nécessité, il faut que, pour compenser la baisse du prix de vente, le débit du journal fasse plus que doubler.

—o—

Ce qui — plus que tout ! — paralyse l'expansion du canard, c'est le manque de vendeurs. Il est à noter que, partout où un bon feu s'attèle avec activité à la vente, le PÈRE PEINARD s'enlève.

Il faudrait donc, un peu partout, des gas indépendants se bombardant marchands de journaux et se fichant à gueuler le canard dans les rues, faisant un fouan monstre... et cela très légalement !

La belle foutaise que de se passer le journal entre copains ! Si on se bornait à ça, son action et son utilité seraient forcément réduites — sa propagande restreinte — le canard ne serait plus qu'un petit moniteur dont se gargariseraient les convaincus.

Or, il ne doit pas être que cela ! Le caneton est fait pour semer la graine de bonnes idées dans les caboche encore embrenées de préjugés. Aussi, doit-il être dégusté par le populo et, pour qu'il le soit, il n'y a pas trente-six moyens : c'est que des chiées de vendeurs le gueulent dans les rues.

Le prix de deux ronds était jusqu'ici, une difficulté pour cette vulgarisation — maintenant que le PÈRE PEINARD va être à un pétard, nous voilà sur le velours !

—o—

Outre la vente au numéro, il y a un joint pour assurer la vie d'un journal : les abonnements !

Comme conséquence de la diminution de prix, le tarif des abonnements sera doublé : pour un an ça ne coûtera plus que trois francs et trente sous pour six mois.

Sûrement, du coup, il y a des copains

qui vont s'offrir double abonnement : le leur — plus un autre pour un bon bougre de connaissance.

Il sera même facile à des copains qui voudront se payer le plaisir d'abonner des amis de se satisfaire dans les prix doux : pour dix ronds il sera reçu des abonnements de propagande, à servir pendant deux mois.

Il y a là un moyen de faire pénétrer les idées un peu partout : pour dix sous mis dans la circulation on fait servir à un gas qu'on suppose entre le ziste et le zeste un abonnement de deux mois — en ce laps de temps, peut-être la bonne graine germera en sa caboche !

—o—

Pour conclure, je rengaine ce que j'ai dit plus haut : ce sont les copains qui, par leur activité et leur initiative, vont faire un sort à la forme nouvelle sous laquelle, dès janvier, va paraître le PÈRE PEINARD.

S'ils donnent un bon coup de collier, on ira loin, nom de dieu !

Et on ne s'en tiendra pas à être hebdomadaire !



Crime légal

Méru. — Il n'y a pas pire bandits que les hommes de lois, chicanous, clique et Cie ; quand ces requins de terre s'amènent quelque part... la misère n'est pas loin !

Il y a quel que temps, des forains étaient venus installer leur théâtre à Méru et ils vivaient coussi-coussa quand des artistes de la troupe levèrent le pied après avoir empilé un bistrot d'environ 150 balles. La patronne du théâtre, une vieille de soixante-seize ans, avait répondu pour eux ; elle se crut tenue à donner sa signature et s'engagea à payer la somme.

Dès que les hommes de loi eurent sa signature, ça ronfla ! D'autant plus que le bistrot et sa guenon asticotaient les recors.

En un rien de temps, les 150 francs de dettes eurent fait des petits — grâce aux frais ! La note monta à 600 francs. Le théâtre fut saisi et la vente eut lieu ; tout le bataclan valait bien une quinzaine de mille francs — ce fut adjugé pour un millier de balles... juste les frais !

Et maintenant voilà toute une famille dans la purée noire !

Les grands, le frère et la sœur, ont rappliqué à Paris, dans l'espoir d'y trouver du travail et la vieille est restée à Méru, avec des petits mômes à la clé... restée sans rien, comme de juste ! Et dam, on ne bouffe pas tous les jours !

Y a pas à tortiller, un pareil fourbi, tout légal qu'il soit, est un abominable crime !

Mieux aurait valu, pour la famille de forains dont j'ai raconté le malheur, qu'ils aient eu affaire avec une demi-douzaine de cambrioleurs qu'avec les chicanous doublés d'un jean-foutre de créancier.

Cérémonie dégueulasse

Reims. — L'autre jour y a eu une idiote cérémonie : distribution de prix de vertu aux vieux prolos — pour mieux dire, prix d'ignorance, de platitude, ou même de mouchardage.

Y en avait de la séquelle sur l'estrade ! Nom de dieu, on aurait eu plaisir à les bombarder de pommes cuites ou de trognons de choux : généraux, raticheux, pasteur, rabbin, juges, etc. La grande alliance complète de tous les sabres et de tous les goupillons.

Le rigolo de l'affaire a été la postiche du conférencier ; à propos du sort actuel des prolos il a trouvé moyen de jacasser du sacré de Clovis, de Charles VII et de mossieu Celbert qui fut un grand ministre parce que son paternel, un drapier, lui avait appris à rouler les clients.

Puis, le haveux compare le sort des prolos depuis la Révolution avec le sort des turbineurs de l'ancien régime. Turellement, il s'épate qu'on ne soit pas tous satisfaits de la situation présente.

Bougre d'animal ! Si tu passais des journées à

trimballer dans les rues, par le frio qu'il fait, à la recherche de turbin — sans rien dans le fusil — tu serais un peu moins optimiste.

Si seulement tu l'étais renseigné, sans sortir de Reims, tu aurais appris qu'il y a des pauvres bougres qui ne gagnent pas quarante sous par jour, tout en trimant pire que des serfs dans les bagnes rémois.

Quarante sous !... Dans ta journée, beau merle prêcheur de vertu, tu dépenses ça au café.

Eh bien, au lieu de huer ce sacré hâbleur, il y a des pauvres couillons de prolos qui l'ont applaudi.

Gourme de fils à papa

Pont-de-Metz. — Quand il jetait sa gourme le fils au patron du bagne était un enragé anticlérical et il jubilait d'exciter les ouvriers de son père contre les curés ; le vendredi saint le morpion s'enorgueillissait de bouffer de la bidoche.

Depuis, le type a pris femme et il s'est rangé : c'est maintenant un jean-fesse numéro un et un cafard de gros calibre.

Cette reculade ne l'a pas rendu meilleur, — au contraire ! L'animal est arrogant, teigneux et haineux comme un jésuite et, pareil à tous les cagots, c'est surtout avec les ouvrières qu'il est insolent et ordurier.

Et, non content d'insulter les pauvres bougresses, il les crible d'amendes. Il n'y a pas de petits bénéfices. Avec cette galette roustie aux prolos, sa guenon engraisse les porcs de dominicains.

Or donc, les bons bougres, ceci doit nous apprendre à ne guère tenir pour sérieuses les tendances rouspéteuses des fils à papa. A vingt ans, les mectons sont révolutionnaires ; à quarante ce sont d'affreux capitalistes ou de sinistres juges qui fichent au bloc, sans scrupules, les gas d'attaque dont ils ont autrefois approuvé les idées.

Association de malfaiteurs

Dans la Meuse, à Savonnières-en-Perthuis, et dans une kyrielle de patelins voisins, il y a une flotte de carriers qui se crévent à l'enrichissement de leurs singes.

Quoique les bons bougres ne soient guère desalés, aux dernières élections ils n'ont pas voté au gré des patrons, — et ces chameaux de renauder.

Tant et si bien que, récemment, une réunion de maîtres carriers s'est tenue à Savonnières et l'un de ces mufles a eu le culot de proposer que : « Dorénavant, aucun patron syndiqué ne reçoive dans ses chantiers que des ouvriers munis d'un billet de sortie de leur précédent patron. »

Et les jean-fesse d'applaudir !

Tout de même, il s'est trouvé quelques patrons pour protester et expliquer qu'un truc pareil serait la plus affreuse des tyrannies, puisqu'il s'agirait d'inimitiés d'un maître carrier à l'égard d'un prolo pour réduire celui-ci à la famine.

L'association de malfaiteurs rêvée par ces chameaux n'a donc pas été emmanchée définitivement, mais il se prépare une nouvelle réunion où le pacte scélérate sera décidé.

Ces patrons songent-ils à toutes les colères que peut déclencher pareille association ?

« La faim fait sortir le loup du bois ! » dit le proverbe. Les couillons ne voient-ils donc pas qu'à exaspérer les prolos et à les acculer à la dèche noire, ils jouent gros et vilain jeu ?

Qu'ils y réfléchissent, nom de dieu !

Coup double !

Les bons bougres de Niegles, un petit patelin de l'Ardèche, ne sont foutre pas des ostrogoths. Il s'en manque, nom de dieu ! je dirai même qu'il serait à souhaiter qu'aux quatre coins de la France on soit aussi dessalés que dans cette campluche.

Le dimanche 18 décembre, les électeurs de l'endroit étaient convoqués pour remplacer un conseiller cipal démissionnaire. Il y eut grève de votards sur toute la ligne !

Le 25, pour le ballottage, même abstention.

Les bons bougres sont à cran parce qu'on veut les forcer à construire une église dans leur commune et, comme ils ne veulent pas de ce nid à cafards, ils n'ont rien trouvé de mieux que de s'aligner une petiotte grève électorale.

Qu'ils continuent, foutre !

Qu'ils continuent à ne pas vouloir d'église et à ne pas voter.

Infection policière

Le Mans. — Neuf fois sur dix, les policiers sont d'ignominieux jean-foutre.

Et ça se comprend ! Quel est le type, ayant un brin de cœur et deux liards de respect de soi-même, qui voudrait faire si abominable métier ?

Pas un, nom de dieu !

Seuls, se décident à être roussins, les malpropres mufles sans conscience ni pudeur — capables de toutes les saloperies possibles.

Ce qui vient de se manigancer au Mans en est une sacrée preuve :

Un richard, nommé Bodereau, ayant soupé de sa femme, la plaqua ; mais ça lui faisait mal au cœur d'être obligé de lui casquer une pension et, pour s'éviter ça, il voulut faire accuser sa femme de patachonner, afin de faire prononcer le divorce contre elle.

Qui s'associer pour mener à bonne fin sette malpropreté ?

Oh, le mec ne chercha pas loin : il s'adressa à la police... et ses offres furent acceptées d'emblée !

Il fut décidé qu'on embobinerait une typesse qui tenait une maison de passe et qu'on lui ferait témoigner que l'ex-madame Bodereau s'était amenée chez elle avec un amoureux.

C'est le policier Husson, larbin du quart-d'œil qui, avec le commissaire de police, manigança toute cette sale affaire.

Le pot-aux-ordures s'est découvert et le richard Bodereau, le roussin Husson et madame Leray, la patronne de la maison de rendez-vous, viennent de passer en correctionnelle. Le richard a ramassé deux ans de prison et ses deux complices chacun un an.

« Et le commissaire ? » allez-vous demander.

Oh, pour celui-là, y a rien de fait ! On s'est bien gardé de le faire passer en jugerie — il est venu au comptoir correctionnel, comme témoin. Probable que, s'il a tiré son épingle du jeu, c'est qu'il sait trop de choses. Et dam, s'il avait cassé du sucre, plus d'un jean-foutre de la haute l'aurait trouvée mauvaise.

C'est d'ailleurs un fameux policier que le quart-d'œil Brizard : il se distingue par une haine féroce des anarchos.

A un procès de copains (Gouveau et Lebouc) cette pestaille déclara que s'il tenait les cinq ou six anarchistes les plus en vue au Mans il les couperait en morceaux.

On n'est pas plus aimable !

Et vous voudriez qu'on cherche pouille à un pareil roussin ?

Y a pas de pet, mille marmites !

Attention, les bons bo igres !

Reclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationales. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Solidarité des Trimardeurs, réunion tous les mercredis, au bar, 44, rue Curial et permanence pour les camarades sans travail, tous les soirs, à 7 h.

Les camarades qui connaissent des emplois quelconques sont engagés à en aviser au plus vite F. Cuisse, au bar, 44, rue Curial.

— Cercle Léon Tolstoï, réunion le vendredi, 9, cité Prost (rue Chanzy).

Vendredi 30 décembre, à 8 h. 1/2, causerie par : Roger Sadrin sur Robespierre; Papillon sur Babouf et Saint-Simon; Jean Valjean sur l'Epidémie; d'Octavé Mirbeau.

Adresser tout ce qui concerne le cercle Léon Tolstoï, au secrétaire Roger Sadrin, 111, avenue de Saint-Mandé, Paris.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

LEVALLOIS-PERRET. — Groupe d'études sociales, réunion tous les samedis, à 8 h. 12, 64, rue Vallier.

Province

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotalier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus, à droite de la gare.

— Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Genier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

CHALON-SUR-SAONE. — Le groupe des libertaires chalonnais se réunit le jeudi et le samedi de chaque semaine, au local habituel.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, 52, rue de la Monnaie, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

TAKARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PEAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

— Les camarades de la ville et de la banlieue sont prévenus que le samedi soir 7 janvier, à 9 h., au sous-sol du café des Réunions, rue des Augustins, aura lieu une soirée familiale où seront discutées des questions intéressantes et urgentes.

Pour terminer, causeries, récits, poésies et chants révolutionnaires.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi. Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Ruaménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au RUC, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

— Tous les mercredis, à 8 h. 1/2, réunion du groupe d'études chez Edmond.

— Le vendeur se trouve le vendredi et le samedi soir de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2, place de la Fosse-aux-Chênes et le dimanche de 8 h. du matin à 2 h., sur la Grande Place.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

LE HAVRE. — Le groupe révolutionnaire havrais se réunit tous les dimanches, à 5 h. du soir, café de l'Indépendance, rue d'Etretat.

— Cléroux, 9, rue de Phalsbourg, vend le "Père Peinard" et les publications libertaires.

PERPIGNAN. — Les camarades de la ville et de la campagne trouveront tous les samedis soir, kiosque du Palais, place Arago et 10, rue des Dragons, Perpignan tous les journaux anarchistes. Le camarade Vassail porte à domicile.

Tous les samedis soir, réunion au local habituel. Causerie par un camarade.

AMIENS. — Nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

Extérieur

LILLE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le dimanche, à 5 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Le "Père Peinard" est en vente chez les principaux marchands de journaux.

Petite Poste

M. Orbec. — D. Havre. — Coop. Lyon. — C. Liancourt. — L. La Réole. — C. Béziers. — A. Annonay. — B. Le Mans. — S. D. Montluçon. — B. Narbonne. — M. Reims. — A. C. Estagel. — M. Troyes. — D. Ailly. — A. Angers. — L. Roubaix. — P. Bordeaux. — D. Dunkerque. — Reçu règlements, merci.

Le CRI DE RÉVOLTE

qui paraîtra le 31 décembre contiendra :

— A nos amis, par le groupe Le CRI DE RÉVOLTE.
— Bientôt, par Urbain Gohier. — Sensiblaris, par E. J. — Avertissement, par les Destructeurs.
— A bas les patries, par E. Girault. — Décombes, par les Ruines. — Avenir meilleur, par Barriol. — Le procès du LIBERTAIRE, par R. — Mouvement social. — Les cris de la rue, par Gavroche, etc., etc.

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvrier syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuvilla, Paris

